

dire, la vérité l'emporte sur le symbole, la clarté sur l'ombre, la maîtresse sur la servante, *cum ergo ipsa (Ecclesia) in Scripturis divinis Verba vel alterat, vel alternat, fortior est illa compositio, quam positio, quam prima verborum, etc.*<sup>1</sup>.

Très dévots aux Pères de l'Église, les vieux auteurs connaissaient bien l'opinion de saint Jérôme, traducteur et commentateur de la Bible, sur ce sujet de l'interprétation scripturaire. Nous la relisons chaque année au bréviaire dans l'homélie du dernier dimanche après la Pentecôte. Il l'exprime à propos de l'avertissement de saint Mathieu sur la fin du monde : *qui legit, intelligat*, que le lecteur, ici, lise entre les lignes, en profondeur. Cette invitation, dit-il, à une lecture pénétrante et approfondie, signale toujours la présence d'un sens mystérieux sous la formule employée, *quando ad intelligentiam provocamur mysticum monstratur esse quod dictum est*. Après quoi, le grand Docteur, en exemple, énumère toutes les significations possibles des mots *abominationem desolationis*, à la lumière d'autres textes de la Bible où on les retrouve, à la faveur d'interprétations historique ou doctrinale. Voilà bien le climat patristique où manœuvrent saint Bernard et les siens. Au deuxième nocturne de la Sexagésime, dans son commentaire de la parabole du Semeur, saint Grégoire va jusqu'à dire : Si, dans cet évangile, Notre Seigneur a daigné lui-même interpréter ses paroles, c'est pour vous apprendre à chercher la signification de celles qu'il ne voulut pas expliquer par lui-même, *Dominus per semetipsum dignatus est exponere quod dicebat, ut scialis rerum significationis quaerere in iis etiam quae per semetipsum noluit explanare*. C'est le langage de « tous les Pères sans exception... il n'y a pas un cas où leur consentement unanime soit aussi fourni ». Tous « vont rechercher des sens multiples aux textes inspirés, et leur accord sur cette question fait, pour ainsi dire, une vérité dogmatique, non point quant aux applications concrètes, cela s'entend, mais quant au principe »<sup>2</sup>.

S'ajoute à tout cela le bon sens. On doit reconnaître que si la critique textuelle excelle à retrouver le « sens primitif », vrai et seul représentant de la pensée précise d'un auteur, et à le dégager des significations adventices « que les témoignages postérieurs lui ont attribués, cette méthode, si utile quand elle s'applique au langage des hommes essentiellement univoque, peut engendrer une erreur quand il s'agit de l'Écriture Sainte, langage de Dieu où la multiplicité des sens est au contraire le correspondant naturel de la puissance divine »<sup>3</sup>.

En compagnie de tels répondants, les vieux auteurs pouvaient

1. *In Vig. Nativ.*, III, 1, 94D.

2. D. O. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 170.

3. *Ibid.*, p. 169.

marcher à l'aise. Ils ne s'en firent point faute. A propos du manque de précision d'un texte du Cantique, saint Bernard affirme : *haec verba cujus sit auctor non loquitur, relinquens nobis libere commentari cui potissimum personae conveniant*, cette phrase, l'auteur sacré ne nous dit pas qui la prononce : il nous laisse toute liberté d'imaginer le personnage à qui elle convient le mieux<sup>1</sup>. L'on se souvient de sa fréquente invitation à ses moines<sup>2</sup> d'interpréter eux-mêmes le texte sacré, de trouver mieux que lui. A chacun, dit aussi le bienheureux Guerric, de se débrouiller comme il voudra, comme il pourra, *unusquisque pro sensu suo*, d'après les données de ce sens scripturaire dont on va longuement traiter bientôt. Pour moi, ajoute-t-il, toute interprétation qui s'accorde avec les règles de la foi ou ne jure point trop avec le contexte, je l'accueille, je la respecte, je l'embrasse<sup>3</sup>.

Dieu donc ni ses saintes Écritures, abri des mystères divins, ne perdent à s'abandonner aux spirituels cisterciens. Déjà l'on s'en doutait en considérant les admirables cimes où, grâce aux avances du Dieu de Désir, grâce aux prescriptions de saint Benoît, à l'ambiance chevaleresque de l'époque, s'opéra la première rencontre entre la Bible, Parole et Loi d'Amour, et Cîteaux ; puis, en détaillant les motifs de cette réussite : attirance et échanges mutuels ; apaisement de la faim spirituelle de ces âmes contemplatives : saint Bernard et ses disciples, leurs lecteurs ou auditeurs. L'on s'en assurera davantage à découvrir leur humilité de modestes glaneurs aux champs de Booz ; leur docile prospection parmi les trésors du Père de famille ; les hardiesses permises à leur sainteté vis-à-vis de la Bible qu'ils complètent, qu'ils utilisent au maximum dans leur recherche avide du Dieu de Charité, qu'ils mêlent à leur propre langage dans la conversation reprise avec Dieu, qu'ils s'annexent en toute propriété, *nobis, propter nos*. L'on achèvera de s'en convaincre en étudiant de près ce sens du goût, instrument de leur interprétation de la Bible : ils le trouvent dans les données scripturaires elles-mêmes ; l'Écriture, l'Église, les Pères, le bon sens leur en garantissent l'usage.

Saint Bernard et les siens touchent de très près les origines cisterciennes. Ils vivent encore du retour à la lettre de la Règle bénédictine et à l'authentique sur tous les plans. Leur profession religieuse, en particulier, leur apparaît sous son aspect le plus astreignant de contact bi-latéral. Elle les oblige, pour toujours et pour tout, au travail « à deux ». Déjà Saint Bernard nous avait montré<sup>4</sup> Dieu et toute créature libre également courbés sous le

1. *In Cant.*, IX, 4, 816C.

2. *Cf. Supra*, p. 58.

3. *In Fest. SS. Petr. et Paul.*, I, 1 ; P. L., CLXXXV, 177C. Par ailleurs voir saint Bernard, *In Cant.*, LXXVII, 4.

4. *Cf. supra*, p. 27.

joug de la Loi de Charité, *lex universitatis*, lointaine source de ce travail à deux. La profession monastique lie à ce joug, pour ce travail à deux, Dieu et tel homme nommément choisi et séparé de la masse. Écrasante et impossible association, *magnum est hoc, arduum est hoc*, si Dieu ne se montrait pour l'homme un aide infatigable, *indefessus adjutor*<sup>1</sup> et ne faisait entre-luire au bout du sillon cet autre contrat non moins bi-latéral du mariage mystique et des noces éternelles. Tout se fait à deux. Mais aussi la *divina lectio*, base, on le rappelle encore, avec l'*Opus Dei* et le travail des mains, de l'édifice dressé par saint Benoît. L'interprétation de la Bible requerra donc une étroite collaboration, sanctionnée par la profession religieuse elle-même, entre le lecteur et Dieu. Un texte déjà cité<sup>2</sup> de ce même Guillaume, mais dont il reste des fruits à cueillir, exprime bien le caractère fondamental de l'une et de l'autre. L'élaboration des Écritures s'est accomplie dans une certaine atmosphère, d'après un certain esprit. Cet esprit, c'est l'Esprit Saint. Cette atmosphère est celle où baigne la Trinité et qui la fait vivre; que personifie l'Esprit Saint lui-même: l'Amour. De là, découle une double exigence: l'une absolue, pour le lecteur, de n'aborder la page sacrée que dans cette ambiance amoureuse qui la fit et vit naître et de chercher, en la lisant, le contact avec l'Esprit; l'autre, relative, pour l'intelligence, relative surtout au développement naturel de cette dernière, sinon à la mesure des grâces de lumière concédées par Dieu, de s'efforcer, en outre, *etiam*, à une interprétation, à une lecture, qui passe entre les lignes (*inter-legere*) et débouche en cette intimité (*intus-legere*) de vie divine qu'elles recouvrent, *quo enim spiritu Scripturae factae sunt, eo spiritu legi desiderant; ipso etiam intelligendae sunt*<sup>3</sup>. Si l'*etiam* avoue la difficulté plus grande à contenter la deuxième exigence, qu'atténue d'ailleurs un peu, on l'a dit, la forme verbale employée, le *desiderant* trahit sans retenue le *Deus Desiderans* et l'ardeur de sa volonté aimante. Ce qu'au fond nous demande ici l'Esprit Saint, — car Guillaume, on le sent, n'est que son interprète, mais un interprète parlant d'expérience, — ce n'est pas moins qu'un premier essai, à propos de la lecture d'Écriture Sainte, de l'*unus cum Deo spiritus*<sup>4</sup>, de cette unité d'esprit avec Dieu, suprême ambition de toute âme contemplative.

Il ne s'agit nullement d'une absorption de notre esprit par l'Esprit Divin. Il s'agit pour l'instant, en attendant le mariage de l'âme et du Verbe par la conformité des volontés, *conformitas*

1. GUILLAUME DE S. T., *Epist. ad Frat.*, I, 2, 5, P. L., CLXXXIV, 312C.  
2. P. 57; y retrouver ce texte inépuisable, déjà signalé d'un mot prometteur, p. 38 n. 3.  
3. GUILLAUME DE S. T., *op. cit.*, I, 10, II, 327C.  
4. D'après I Cor., VI, 17.

(*voluntatum*) *maritat animam Verbo*<sup>1</sup>, d'une mise en commun, dans cette lecture, des sentiments, d'un *con-sensus*; il s'agit de « sentir avec » et comme l'Esprit Saint. Mais cette communauté de sentiments doit s'établir dans les couches profondes de l'âme (*intus-legere*), dans ces régions réoccupées, depuis la conversion, par la grâce et, depuis la profession religieuse, annexées, au sens étymologique, par elle. La bonté originelle épanchée par Dieu, — car *bonum est sui diffusivum*, — sur toutes ses créatures, *vidit Deus quod esset bonum*<sup>2</sup>, règne de nouveau dans ces régions intimes. Cette atmosphère commune à Dieu et à l'âme, permet à Dieu de faire sentir à celle-ci quelque chose de Lui: le goût de sa suavité, *sentite de Deo in bonitate; gustate... quoniam suavis est Dominus*; on retrouve toujours ces textes de base. Tout cela suppose avec évidence, au lieu le plus secret de l'âme, un *sens* capable de ce contact, de cette « dégustation »: le *consensus* présuppose un *sensus*.

Ce sens existe. Saint Bernard en cite un exemple remarquable; et son affirmation emprunte aux circonstances un tel accent de pathétique vérité, qu'en plus de la conviction qu'elle entraîne, elle nous pénètre d'une sorte d'émotion sacrée. Cet exemple, celui de Gérard, son frère bien aimé, *Girarde charissime, meus erat Girardus, meus plane*, il nous l'offre au cours de la touchante déploration qui interrompt soudain son commentaire du Cantique, « l'une des trois merveilles du genre, assurait l'abbé Bremond: David pleurant Jonathas, *Monies Gelboe...*; Virgile, *Heu si qua fata...* et saint Bernard dans l'oraison funèbre de son frère »<sup>3</sup>. « Non cognovit *litteraturam*, sed habuit *litterarum inventorem sensum, habuit et illuminantem spiritum*, Gérard ne connaissait pas les lettres profanes, mais il possédait, concernant les Saintes Lettres, un sens de divination et aussi un esprit rayonnant de lumière. » Sans doute, *litterarum* n'est pas déterminé; mais son opposition à *litteraturam*, mot cueilli dans un psaume<sup>4</sup>, ne comporte point d'autre traduction. Le contexte aussi l'exige, où saint Bernard avoue — et de grands spirituels, *magni ac sapientes viri*, l'épouvèrent comme lui — que, venu parfois pour instruire son frère, c'est lui — Bernard — qui s'en retournait plus instruit, *qui docturus inveneram, doctus magis abcessi*; il ne s'agissait certainement pas de belles-lettres<sup>5</sup>. Un autre passage de saint

1. SAINT BERNARD, *In Cant.*, LXXXIII, 3; 1182C.  
2. *Gen.*, I; qui se termine par l'affirmation globale: Dieu vit tout ce qu'il avait fait: tout était très bon.  
3. *Histoire du sentiment religieux*, Paris, 1923, t. III, p. 234.  
4. *Ps.*, LXX, 15.  
5. *In Cant.*, XXVI, 7, 908B. On se reportera utilement au paragraphe IX de la préface de Mabillon au t. III des œuvres de saint Bernard; P. L., CLXXXIII, 13-14. A propos de l'ensemble de la spiritualité et de ses connaissances annexes, comme celles du chant, du latin, le docte éditeur retrouve cette *gratia illuminans, ce spiritus*

Bernard nous révèle la racine scripturaire et le promoteur de ce sens désirable : le Seigneur illumina l'intelligence des Apôtres, lorsqu'il leur ouvrit le sens de la lecture en profondeur des Écritures, *eis intellectum illuminasse, cum aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas*<sup>1</sup>. Ainsi chez les Apôtres, ainsi chez Gérard, ainsi en toute âme possédée par l'amour des Saintes Lettres ; et la succession pareille : sens d'abord, puis lumière et intelligence, montre bien la persistance de l'orientation *ardens et lucens*. La dernière phrase de saint Bernard, qu'on aurait voulu citer dans son contexte, acquiert une valeur toute particulière du fait de son insertion dans une étude sur la restauration, chez l'homme, de l'intelligence et de la volonté dégradées par le péché originel.

Il existe donc un sens approprié à la pénétration des Saints Livres. Mais peut-on préciser sa nature ? Saint Bernard nous l'insinuait plus haut<sup>2</sup>, qui attribue au sens de la vue la beauté des formes et des expressions scripturaires, mais réserve au sens du goût la fine et rassasiant farine des significations spirituelles que ces beautés recouvrent, *sed interiorum quoque sensuum gustu, tanquam medulla tritici satiandos*. Il désigne encore, sans le nommer, le sens du goût dans un autre endroit, à propos des œuvres du Christ racontées dans l'Évangile : leur simple considération extérieure suffit à nourrir même les esprits de capacité moindre, *in operibus Domini, fratres, et minus capaces animos exterior consideratio pascit*. Les sens mieux affinés en pénètrent l'intime signification et y trouvent un aliment plus solide, plus suave, comme une épaisse galette de froment, *qui magis exercitatos habent sensus, solidiorem intus cibum inveniunt, et suaviorem tanquam adipem medullamque frumenti*<sup>3</sup>. La croyance en l'existence de ce goût spirituel, n'explique-t-elle pas au mieux toutes ces comparaisons, si l'on ose dire, culinaires, pressées sous la plume de Bernard et des siens. L'on trouve dans la Bible une chère exquise, une table chargée de mets variés où tous les goûts se satisfont ; un jardin de délices, un verger garni de toute espèce de fruits<sup>4</sup> ; sa lecture est un aliment qui nous préserve de la faim et de la soif<sup>5</sup>, c'est la nourriture et le breuvage de l'âme juste<sup>6</sup>, le pain vivant et la nourriture de l'âme<sup>7</sup>, qui rassasie les pauvres

*vivificans*, et présente, choisis parmi bien d'autres, quelques-uns de leurs modestes autant qu'heureux bénéficiaires.

1. *In Ascens.*, III, 3, 306A ; voir aussi *In Cant.*, LXIX, 6 : si sensero aperit mihi sensum, ut intelligam Scripturas ; sentir l'« ouverture » de ce sens, preuve de la visite de l'Époux.

2. Cf. pp. 68-69.

3. *In Dom. I post Epiphani.*, II, 1, 157D.

4. *De Div.*, XCIV, 1-2, 717-718 ; et *In Cant.*, XXIX, 2, 929B seq.

5. *In Dod.*, III, 2, 524C seq.

6. *In Annunt.*, II, 4, 392A seq.

7. *In Advent.*, V, 2-3, 51B-D ; *In Fest. Omn. Sant.*, I, 2-3, 453D seq.

et fait vivre leur cœur<sup>1</sup> ; tout cela plus ou moins en relation avec le *non in solo pane vivit homo*, d'ailleurs souvent exprimé. Puis, en dépendance, cette fois, de la *ruminatio psalmodum*, voici que la Bible devient le pâturage où se repaît l'âme de Bernard<sup>2</sup> et que sa bonne odeur s'épanche des paroles, non seulement de l'Épouse, mais de David, de Moïse et de tous les Prophètes<sup>3</sup>. On pourrait citer encore bien d'autres passages. En voici qui viennent appuyer saint Bernard : Guillaume de Saint-Thierry allaité par les deux Testaments dans les celliers du Roi, c'est-à-dire instruits des mystères par l'Écriture<sup>4</sup> ; Guerric d'Igny avec ses jardins remplis de fruits et de fleurs pour les abeilles empressées, avec son miel et sa manne<sup>5</sup> ; Gilbert de Hoiland, qui, lui aussi, compare l'Écriture à la manne<sup>6</sup> ; Aelfred de Rievaulx, tout à la douceur du miel qui pour lui coule des Écritures<sup>7</sup>. On pourrait alléguer d'autres textes ou auteurs. La preuve en est suffisamment faite : à la suite de leur maître Bernard, les disciples eux aussi ont gagné les hauteurs où souffle l'Esprit et s'y maintiennent, heureux convives de la divine Parole<sup>8</sup>.

Certains esprits plus précis désireraient sans doute un exposé plus technique, ce dernier mot fût-il employé au sens le plus large, de cette interprétation de l'Écriture par le sens spirituel du goût ; ils voudraient une description au moins approximative de son mécanisme. Guillaume de Saint-Thierry va leur fournir toutes les clartés voulues, dans un long passage trop important pour l'écourter et pour omettre de le replacer d'abord en son cadre général<sup>9</sup>. Désireux de définir la sagesse et de la localiser parmi les puissances de l'âme, il cite la parole évangélique : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur... et en retient le dernier terme : *in tota mente tua*. *Mens*, de même racine que *memini*, *memoria*, la mémoire au sens augustinien, et que *eminere*, *eminentia*, ce qui domine, pourrait donc se traduire par la fine pointe de l'âme, où Dieu demeure et fait, quand il lui plaît, sentir sa présence. Ce contact sensible de Dieu provoque en l'âme une jouissance savoureuse, comme une *savueur* divine, qui permet d'appeler *sagesse*, *a sapore sapientia*, l'éminente vertu, capable, en la fine pointe de l'âme, de *savourer* la *savueur* de Dieu et d'en

1. *In Cant.*, LXXV, 2, 1145A.

2. *In Cant.*, XXXIII, 7, 955A.

3. *In Cant.*, LXVII, 5, 1104C seq.

4. *In Cant.*, P. L., CLXXX, 488C.

5. *In Verb. Cant.*, 2 ; P. L., CLXXXV, 211A.

6. *Tract. Asc.*, VI, 3 ; P. L., CLXXXIV, 273C.

7. *De Amict.*, P. L., CXCIV, 660A et 662A ; édit. Dubois, pp. 4-5 et 10-11.

8. Toutes ces comparaisons se rattachent, en fin de compte, à l'aspect de la charité, nourriture des âmes, banquet divin, que saint Bernard a si bien décrit en son traité *Sur les degrés d'Humilité*, ch. II, n. 4 : P. L., CLXXXII, 943C-D, en s'appuyant d'ailleurs sur saint Benoît, cité à la fin du n. 3.

9. *De nat. amor.*, X ; P. L., CLXXXIV, 397C seq.

jouir ; mais rend par là même obligatoire l'interposition d'un organe enregistreur, d'un sens, le sens spirituel du goût : *sapor autem iste in gustu quodam est... ; de gustu isto, qui saporem habet illum, in quo sapit sapientia*. Il ne s'agit d'ailleurs pas ici d'un simple jeu étymologique : *sapere, sapor, sapientia*, plus sensible en latin qu'en français. C'est, bien au contraire, appuyée, imposée même, on va le voir, par l'Écriture, une fort sérieuse considération : cette jouissance est en relation avec une certaine saveur et cette saveur, avec un certain sens du goût, *fruitio autem haec in sapore quodam... sapor autem iste in gustu quodam est*. Mais ce sens, ne peut-on le définir plus précisément ? Hélas ! non : toute grâce, parce que grâce, conserve une part de mystère. Personne, même celui qui mérite de goûter, ne peut en termes appropriés exprimer la nature de ce goût spirituel, *gustum autem istum digne nemo potest exprimere, nec etiam qui meretur gustare*<sup>1</sup>. Qu'importe, dit le Psalmiste, *gustate et videte quoniam suavis est Dominus*, goûtez et voyez comme est doux le Seigneur. Goûter d'abord, voir ensuite. Car *videte* veut dire *voir* et non pas *comprendre* ; c'est une opération semblable aux opérations des sens : elle suppose donc contact direct avec l'objet et dépasse l'ordre intellectuel commun. Le substantif correspondant serait *intuition, intuer* voir au dedans, d'une vue tellement saisie par ce qu'elle voit, qu'elle entre en contemplation, ce qui passe simple connaissance intellectuelle. Mais goûter d'abord, et se laisser mener par le goût au regard intuitif, contemplatif. Le Nouveau Testament, en la personne de saint Paul, vient appuyer l'Ancien... et Guillaume et saint Bernard et les autres, pour lesquels ce verset de psaume se montre si lourd de substance. *Hoc gustu, secundum Apostolum, gustatur bonum Dei verbum ; gustantur et divitiae saeculi venturi*<sup>2</sup>, par ce sens du goût, dit l'Apôtre, on déguste ici-bas l'excellente parole de Dieu ; et c'est encore par lui que l'on dégustera les opulentes nourritures du siècle à venir. Il convient donc de pousser un peu l'analyse de ce goût, de ce sens si précieux, *jam ergo de gustu isto... subtilius inquirendum est*. Mais, à quoi bon ? Ces perspectives séduisantes ne s'ouvrent, semble-t-il, qu'au haut de la montagne où réside la Sagesse. C'est inexact. A l'aide d'un texte du livre saint qui porte le nom de cette dernière, Guillaume la montre, au contraire, présente à tous les degrés de l'ascension, pour soutenir ceux qui la cherchent de ses prévenances et de sa joie<sup>3</sup>. Suit un très long développement résumable en deux lignes.

1. DOM DÉCHANET, dans ses *Œuvres choisies de Guillaume de saint Thierry*, Paris, 1944, p. 199, note 101, corrige (d'après la plus ancienne tradition manuscrite, nous écrit-il) le *nisi* de Migne en *nec etiam*, beaucoup mieux approprié, en effet, à la doctrine spirituelle de Guillaume et aussi de saint Bernard.

2. D'après *Hebr.*, VI, 5.

3. D'après *Sap.*, VI, 17.

Il décrit la malaise de l'« Église » sous la Loi ancienne : douée des sens nécessaires à sa conduite, un seul lui manque, nécessaire à sa vie : le goût<sup>1</sup>. Le Verbe, par son incarnation, devait le lui apporter, se faisant lui-même, pour ainsi dire, bouche et goût de ce corps mystique, la nouvelle Église, et source pour elle, de vie et de joie savoureuse. *Hic est gustus...*, voilà ce goût... et ici, commence l'important passage annoncé. Les précisions que l'on attend de lui, il les déploie, dans la clarté lointaine mais essentielle du *gustate et videte quoniam suavis est Dominus*, douce lumière de l'arrière-plan qu'on vient de tracer ; il les baigne tout entières dans l'éclairage immédiat de la remarque de saint Luc<sup>2</sup> à propos d'une apparition du Christ ressuscité à ses disciples : *tunc aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas*, paroles qu'à cause du contexte de Guillaume, il faut se garder de trop « intellectualiser » ; qu'il convient, en plus parfait accord, sans doute, avec l'Évangéliste, de traduire ainsi : Alors, il ouvrit en eux (nouvel *ephpheta* libérateur) le sens de la lecture entre les lignes, de la lecture en profondeur de la Bible. Cette traduction montre aussi que le *sensus* dont parlent saint Bernard et ses disciples coïncide bien avec le *sensus* évangélique qu'ils connaissent bien<sup>3</sup>, et que ses origines ne sont point humaines<sup>4</sup>.

Voici d'abord en sa densité latine et surtout « gullielmienne », le passage visé. Afin de faciliter la distinction et la suite des idées, on va le détailler en alinéas numérotés. La traduction suivra, puis un commentaire.

1. *Hic est gustus, quem in Christo facit nobis Spiritus intellectus, intellectus scilicet Scripturarum et sacramentorum Dei. Unde, cum post resurrectionem suam discipulis Dominus apparuit : Tunc, inquit Evangelista, aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas.*

2. *CUM enim Scripturarum interiorum sensum et virtutem mysteriorum et sacramentorum Dei coeperimus non solum intelligere, sed etiam quaedam, ut ita dicam, experientiae manu palpate et tractare,*

1. Nous ne pouvons plus, dit saint Bernard, goûter la saveur de l'aliment spirituel, privés que nous en fûmes au berceau de notre race. Le palais de notre cœur se vit infecté par le venin de l'antique serpent, hunc saporem perdidimus ab ipso peccati exortu generis nostri. Ex quo cordis palatum sensu carnis praevalente, infectum virus serpentis antiqui. In *Cant.*, LXXXV, 8, 1191D.

2. XXIV, 45.

3. On vient de s'en rendre compte, p. 88.

4. L'*in christo*, dès la première ligne du texte qui va suivre, précise bien ces origines. On ne peut en détailler ici la richesse. Il suffit de se reporter au contexte. Pour un approfondissement désirable, on pourra lire P. MALEVEZ, *L'Église corps du Christ, sens et provenance de l'expression chez saint Paul*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1944, pp. 27 et seq. ; *Quelques enseignements de l'Encyclique Mystici Corporis Christi*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, 1945, pp. 385 et seq. Le premier de ces deux articles renferme en particulier sur l'*in christo* les plus fortes et les plus heureuses formules.

3. (*quod non fit nisi quodam conscientiae sensu, et experientiae disciplina intelligentis, imo, ut plus dicam, intus in semetipsa legentis, et sentientis bonitatem, et virtutem Dei, quam potenti bonitate cum efficaci virtute in filiis gratiae, gratiae ipsius opus operatur*);

4. *TUNC demum sapientia quod suum est exsequitur; tunc quos dignos iudicat unctione sua docet de omnibus; tunc apposito bonitatis Dei sigillo, omnia nostra pacata unctione illa et emollita imprimit et confirmat; et si quae dura, si quae rigida invenerit, inculcat et infringit: donec laetitia salutaris Dei recepta, et sapientiae spiritu principali confirmata sancta anima, laeta ad Deum decantet: Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine; dedisti laetitiam in corde meo.*

5. *Unde et Dominus: Haec est, inquit, vita aeterna, ut cognoscant te solum verum Deum et quem mittit Jesum Christum. Beata scientia, in qua continetur vita aeterna. Vita ista ex illo gustu est, quia gustare, hoc est intelligere<sup>1</sup>.*

Voici la traduction aussi claire que possible :

1. Il existe un *sens du goût*, que crée pour nous, dans le Christ, l'Esprit qui apprend à lire : ici, l'Écriture, en pénétrant, à travers les lignes, jusqu'en ces abîmes où résident les secrets de Dieu<sup>2</sup>. C'est la création de ce goût qui, dans le récit de l'apparition du Seigneur aux disciples après sa résurrection, introduit cette remarque de l'Évangéliste : A ce moment, il ouvrit en eux le sens de la lecture pénétrante des Écritures.

2. LORSQUE la signification intime des Écritures et la vertu des mystères et secrets divins commenceront non seulement de nous apparaître entre les lignes, mais que de plus nous nous mettrons à les palper, à les manipuler d'une main, pour ainsi dire, façonnée par une sorte d'expérience.

3. (ce qui ne se fait qu'à l'aide d'un certain *organe sensoriel* enté au cœur de la faculté de connaître<sup>3</sup>, et par un certain entraînement de l'expérience à lire entre les lignes et même, pour dire

1. *De Nat. Amor.*, X, 31; *P. L.*, CLXXXIV, 399A seq.; le texte est celui des manuscrits.

2. C'est ce même Esprit d'Amour qui, plus haut, p. 86 et p. 51 présidait à l'élaboration (*factae sunt*) des Écritures et à leur interprétation. Il crée maintenant pour nous et en nous (*facit nobis*) le sens adapté à la fois et à cette lecture intime du Livre saint et au contact avec le Dieu de désir. Tout cela, en outre, s'opère *in Christo*.

3. La traduction exhaustive donnerait sans doute : au cœur de la faculté de connaître avec Dieu ». Car le contexte autorise certainement ici le recours au sens étymologique de *conscientia*, à savoir : *scire cum*, savoir avec. Il s'agit donc de cette faculté transcendée au-dessus du plan simplement humain, au sein de laquelle la grâce permet l'étroit mélange de la connaissance divine et de la connaissance humaine, en vue d'acquiescer une science commune, mise en commun (Dieu-Maître, l'âme-élève) ; science, ici de la Bible, à la fois, et des merveilleux effets pour l'âme de la lecture de la Bible.

plus, à lire en ses propres profondeurs<sup>1</sup>, à sentir la bonté de Dieu et l'effet divin que par cette bonté toute puissante l'œuvre de la grâce opère avec une efficace énergie<sup>2</sup> dans les fils de la grâce).

4. ALORS seulement, la sagesse achève le travail qui lui revient en propre ; alors, ceux qu'elle juge dignes de son onction, elle les instruit de tout<sup>3</sup> ; alors, par l'apposition du sceau de la bonté de Dieu, elle marque et affermit toutes nos puissances apaisées, amollies par cette onction ; toute dureté, toute raideur qu'elle y trouve, elle la foule et la brise, jusqu'à ce que, dans l'allégresse retrouvée du salut de Dieu, dans la force reçue de l'esprit souverain de la sagesse, la sainte âme lance avec joie ce cri vers Dieu : la lumière de votre visage, Seigneur, est imprimée sur moi ; vous avez fait naître votre allégresse en nos cœurs.

5. Et le Seigneur de répondre : La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent d'expérience, toi, seul vrai Dieu, toi et ton envoyé, le Christ Jésus. O science bienheureuse, qui contient la vie éternelle ! Cette vie sort de ce sens du goût, car goûter, c'est percevoir et comprendre en profondeur.

La suite des idées de ce long passage pourrait, en bref, se présenter ainsi :

1. Il existe dans l'intime de l'âme un *sens du goût* affecté à la pénétration et à l'interprétation des Écritures.

2. Cette interprétation pénétrante des Écritures s'accompagne d'une *expérience sentie* de leur contenu profond ; passagèrement assimilée au toucher.

3. Une telle expérience suppose évidemment un *organe sensoriel* approprié, susceptible de prendre contact : d'une part, avec le centre de l'âme, où d'ailleurs il s'insère ; d'autre part, avec la bonté de Dieu et ses opérations dans l'âme.

4. Cette expérience sentie, déclenche une intervention de la *sagesse*, pour consolider, par ses moyens propres, les résultats acquis et les couronner d'allégresse.

5. Ce couronnement de l'expérience, cette allégresse renferme un avant-goût de la vie éternelle. C'est bien, en effet, le *sens du goût* qui, en invitant à l'interprétation approfondissante de la Bible, engendre cette vie.

Quant au commentaire de ce passage, voici ce qu'il donnerait :

1. *Intus*, précise et complète Guillaume, l'ajoutant (*imo*) à *l'inter*, préfixe reçu d'*intelligere*. Cela autorise, ici et partout ailleurs, la double traduction : lire à travers, lire à fond ; voir plus loin pp. 142-143 et *ib.* note 5.

2. *Virtus*, encore un de ces termes lourds de sens, impossibles à rendre par un mot unique. Nous sommes toujours sur le plan spirituel, ce qui ne diminue pas la difficulté, mais invite, pour bien comprendre cette « vertu », à chercher depuis le *vir* étymologique et la virilité d'âme reçue de Dieu à la création, jusqu'au *virtus de illo exibat* évangélique, si propre à guérir les corps et les âmes.

3. Et en particulier, peut-on ajouter ici en conformité avec le contexte, de toutes les significations possibles des textes révélés.

1 et 5. Une simple réflexion, presque exclusivement grammaticale, montre l'obligation de relier étroitement le premier et le cinquième alinéas : le *ex illo gustu est* de la toute dernière phrase se réfère au *hic est gustus* de la toute première. Aucune mention du *gustus* entre les deux. Ces deux alinéas peuvent donc se lire à la suite et forment un sens complet. Ils comportent une double affirmation appuyée sur un double texte révélé, sans autre preuve que le *quia scriptum est* : il y a un sens du goût qui pénètre la saveur et la suavité secrètes des Écritures ; de ce sens du goût, sort la vie éternelle. Sans doute, l'Écriture ne paraît plus nommément dans le dernier alinéa ; mais l'équivalence attestée de *gustare* et d'*intelligere*, écho du *gustus* et de l'*intellectus* de la première phrase, sous-entend suffisamment, impose même sa présence.

2 et 4. Les trois alinéas intercalaires ne forment qu'une seule phrase, interminable et compacte période, — mais Guillaume en perpétra bien d'autres, — coupée en sa moitié par une longue parenthèse à laquelle, pour la commodité, on a réservé un alinéa spécial... et central au propre et au figuré. La même simple réflexion grammaticale nous invite à lire d'abord la phrase en enjambant la parenthèse. Cette lecture nous place devant deux membres commandés par les conjonctions *cum... tunc...*, lorsque..., alors..., qui nouent entre les faits ou les idées énoncés une relation non seulement de succession dans le temps, mais d'étroite dépendance dans la production ou l'élaboration. Bien que Guillaume ait tout fait, on va le voir, pour mettre en pleine lumière le caractère de quasi-certitude de cette dépendance, on ne peut cependant parler ici de relation de cause à effet, trop rationnelle. La raison est ici tellement dépassée ! Les opérations de la grâce, si elles requièrent l'assentiment humain, comportent tant d'imprévu, tant de « démesure », que, pour en rendre compte, cause et effet se révèlent insuffisants et étriés. Jamais relation logique, jamais syllogisme n'enserra action ou manifestation de la vie spirituelle : vie à deux, où l'un des deux ne se contente nullement de guérir et de réparer, mais dans sa toute-munificence, réédifie sans cesse et en plus grand et en plus beau.

Cette phrase donc, en ses deux membres articulés par-dessus la parenthèse et dépendants, pose une nouvelle affirmation que soulignent et renforcent une curieuse rupture de la concordance des temps : *cum coeperimus... tunc exequitur... docet*, etc. ; l'insertion dans son énoncé de réminiscences bibliques : *unctione sua, docet de omnibus*<sup>1</sup>, *laetitia salutaris Dei recepta, et spiritu principalis confirmata*<sup>2</sup> ; et, en finale, une citation littérale de même source<sup>3</sup>.

1. Cf. I Joann., II, 20 : unctionem habetis a Sancto, et nostis omnia.

2. Cf. Ps., L, 14 : reddet mihi laetitiam salutaris tui et spiritu principalis confirma me.

3. Ps., VI, 7.

Cette nouvelle affirmation, la voici : l'interprétation exhaustive des Écritures, dont parlait le premier alinéa, finit par devenir dans l'âme occasion d'expériences sensibles ; elle provoque alors une intervention de la Sagesse, qui, pour consolider et couronner les résultats acquis, « déraidit » l'âme à l'aide de son onction de la grâce ; imprime en elle le sceau de la Bonté de Dieu, c'est-à-dire accentue, en les rendant sensibles à l'âme par un mystérieux contact, l'image et la ressemblance divines, évoquées par le *lumen vultus tui* ; et comble l'âme d'allégresse.

3. Le mécanisme de cette œuvre prestigieuse, c'est l'importante parenthèse qui va le livrer. Il se réduit, en fin de compte, à une méthode particulière de découverte et d'interprétation, au vrai, la seule acceptable pour des sujets de la Loi d'Amour, concernant l'Écriture. Un sens spécial se cache dans les assises de l'âme. Placé devant son objet propre : les Écritures, devant les divins mystères qu'elles dissimulent sous leurs pages et aspirent à révéler, ce sens les détecte et les pénètre en quelque manière, dotant l'âme d'une certaine expérience et de ces mystères et de leur rapport à sa propre vie intime. Après un temps de « dressage », d'entraînement, *disciplina*, semblable expérience conduit l'âme jusqu'au contact senti de la Bonté divine, — application du *sentite de Deo in bonitate*, — et de ce que cette Bonté accomplit en elle. Ce contact, le *manu palpare et tractare* du deuxième alinéa en révèle la force, qui le compare à un attouchement, à une manipulation ; il retrouve en nos souvenirs, sur le plan de la Création, le pétrissage de l'humus pour la formation du premier homme, où, sous l'allégorie, s'affirme si étroit le contact entre Créateur et créature ; il rejoint sur le plan de la Rédemption, le geste angoissé et tâtonnant de l'homme pécheur, avide de rétablir le contact perdu, *quaerere Deum, si forte attrahent eum* et de ressaisir ce Dieu malgré tout demeuré si près de nous, *quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum*<sup>1</sup>. Comment ne pas sentir et saluer au passage la permanence, en l'amoureuse mémoire des vieux auteurs, même s'ils ne les écrivent pas : que de redites, alors ! de tant de textes ou rapprochements scripturaires émouvants comme ceux-là. Ne vibrent-ils pas dans leurs œuvres, d'une vie que ne sauront plus leur donner les écrivains postérieurs, et dont nous aussi, hélas ! bien plus encore, avons perdu le secret ?

Un organe sensoriel habite donc en l'âme pour prendre contact avec l'Écriture. Mais il va plus loin que le *manu palpare*, que le toucher : celui-ci, malgré ses efforts s'arrête à la superficie des choses qui l'entourent, *sola proxima et corpori juncta percipiat*<sup>2</sup>. Il doit être et il est l'organe d'un sens qui, à la fois, pénètre la

1. Act., XVII, 27.

2. SAINT BERNARD, *De div.*, X, 2, 568A.

nature intime de son objet et s'en laisse pénétrer, jusqu'à y puiser la substance qui le maintient lui-même en exercice et en vie : c'est le sens du goût, indispensable à la conservation de la vie ; *hic sensus solus est, quo magis eget humana vita*<sup>1</sup>, parce que seul apte à savourer toute douceur, *gustate et videte quoniam suavis est Dominus*. Saint Bernard et Guillaume le savent, qui complètent saint Luc en précisant que le « sens de l'interprétation des Écritures » dont il parle est le sens du goût. Mais pour donner à leur enseignement toute sa profondeur, il ne faudra pas manquer de replacer dans son contexte original l'expression évangélique de base : *aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas*, et de méditer avec grand soin, en faisant jouer ce « sens destiné aux investigations scripturaires », le dernier chapitre de saint Luc, d'où elle est tirée. Car elle ne s'y présente pas en réflexion isolée, sans préparation ni prolongements : l'Esprit Saint ne procède jamais ainsi. L'épisode si éclairant des disciples d'Emmaüs, la précède, comme une esquisse, avec ses indications précieuses : tristesse des deux voyageurs, *et estis tristes* ; leçon interprétative d'Écriture Sainte, *interpretabatur illis in omnibus Scripturis* ; cœurs qui flambent à l'exégèse divine, *cor nostrum ardens erat in nobis, dum... aperiret Scripturas*<sup>2</sup> trahissant ainsi le travail de la grâce décrit plus haut par Guillaume ; yeux enfin ouverts (encore l'*ardens et lucens*), *aperti sunt oculi eorum*, (deux fois déjà le verbe *aperire*), au moment de la fraction de ce pain qu'il va goûter et manger avec eux (saint Bernard parlera de la succulente fleur de farine, de l'épaisse galette de froment réservées aux âmes plus profondes) ; retour accéléré, *surgentes eadem hora*, pour raconter aux Apôtres leur aventure.

C'est ensuite l'apparition de Jésus, qui mange devant tous, incrédules, et les fait manger avec lui, *cum manducasset coram eis, sumens reliquias dedit eis* (activité du goût corporel, image du goût spirituel) ; et la nouvelle leçon d'Écriture Sainte embrasant Moïse, les Prophètes et les Psaumes. Alors seulement, après tant de préparations, tant d'insinuations d'un grand prix pour les futurs commentateurs, Jésus ouvre (troisième verbe *aperire*) au fond de leur cœur et libère ce sens mystérieux adapté aux mystères, ce sens du goût apte à déguster le pain des Écritures rompu pour eux, les nourritures cachées partagées avec eux. Suivent l'Ascension, les prémices et promesses de la vie éternelle,

1. SAINT BERNARD, *De Div.*, X, 2, 568B.

2. Rapprocher le commentaire de saint Léon, retrouvé chaque année au bréviaire pour le deuxième nocturne du deuxième dimanche après Pâques. Conçu peut-être en fonction du *lucens et ardens* et non de l'*ardens et lucens*, c'est l'éveil de la foi qu'il vise avant celui de l'amour : *Flammam fidei illuminata concipiunt, et quae erant tepida, reserantur Scripturas Domino, efficiuntur ardentia, la flamme de la foi jaillit de leur cœur illuminé ; leur tiédeur, quand s'ouvre l'Écriture à la parole du Christ, se change en ferveur.*

le retour à Jérusalem avec de la joie et du ciel plein le cœur, *regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno* (Guillaume disait *laetitia salutaris Dei recepta*) ; car ce goût des Écritures ouvert en eux par le Christ à la veille de son entrée officielle dans la vie céleste, et qui ne se refermerait plus, s'ouvrait en même temps, ils le savaient, et Guillaume encore nous le dira, *vita illa ex illo gustu est*, sur cette même vie, sur une vision du ciel<sup>1</sup>.

Cela ne suffit pas encore. Pour donner à ce sens du goût magnifié par les auteurs cisterciens son approfondissement suprême, il faut y projeter aussi, car, on le sait, ils y pensaient toujours, la lumière du Paradis Terrestre. Un attrait et un « retrait » cohabitaient chez Adam entre son goût et le fruit défendu. L'attrait l'emporta. Le goût espérait moins savourer la douceur et la bonté divines que s'ouvrir à la connaissance du bien et du mal. Il se ferma, hélas ! à tout le divin. Il fallut l'Incarnation et que le Christ le fit sien, ce goût, pour pouvoir nous le rendre en se donnant à nous. En lui et par lui, par ce sens du goût miséricordieusement rouvert, put rentrer en l'homme non la science interdite à Ève et à Adam, mais la sagesse, *sapere, sapientia*, capable de goûter d'abord et de voir ensuite que le Seigneur est doux, et non pas, comme Ève de voir d'abord la beauté et de goûter ensuite la douceur du fruit.

Il reste à conseiller la lecture comparée et alternée de ces premiers chapitres de la Genèse, de la dernière page de saint Luc et des passages de saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry ou autres auteurs cités plus haut<sup>2</sup> ; puis à redire avec saint Bernard : « Que penser ? avons-nous pénétré assez avant dans le Sanctuaire de Dieu, en scrutant avec soin l'admirable mystère de ce texte révélé ? S'il reste quelque secret à découvrir, oserons-nous suivre l'Esprit jusqu'à l'ultime retrait ?... Pour moi, sans crainte, où qu'il aille, je le suis »<sup>3</sup>. La conclusion s'imposera : non seulement les spirituels cisterciens ne déforment pas la Bible, ils l'embellissent en l'interprétant selon la méthode tracée par la Bible elle-même ; non seulement Dieu ne risqua rien à

1. Les exégètes feront remarquer, en ce dernier ch. de saint Luc, des interruptions chronologiques dans la suite des événements relatés. Nos vieux auteurs n'en tenaient pas compte : seules les intéressent la suite des versets et leur utilisation spirituelle.

2. On relira avec fruit, en les replaçant dans cette atmosphère, les textes cités pp. 87-88 ; on y ajoutera, par ex. GUERRY D'IGNY, *In Fest. Petr. et Paul.*, I, P. L., CLXXXV, 177C ; AELRED DE RIEVAUX, *De Amict.*, 660A et 662A. Chez Guerric, le *pro sensu suo* répond bien au *sensus* étudié ici et l'*affectus* d'Aelred ravi (*rapiebat sibi*) par les Saintes Lettres, *affectus* libéré et revendiqué par le Christ (*vindicauit sibi*), désigne bien quelque chose de très profond dans l'âme, nouvellement éveillé par la lecture de la Bible, et qu'on peut rapprocher du *sensus*, du *gustus* ; le contexte y engage, qu'inspire visiblement le *gustate et videte... : melle mellitus... sale conditus*, etc. Beaucoup d'autres textes des pages précédentes et à suivre, ou découvertes par le lecteur lui-même chez les vieux auteurs, se trouveront également bien de ce rapprochement.

3. *In Cant.*, XVII, 1, 855C.

leur abandonner avec le vêtement littéraire de sa Parole et de sa Loi, les nourrissants mystères qu'il recouvre<sup>1</sup>, mais il vit en leurs mains ce vêtement et cette nourriture gagner en richesse et en saveur, par le simple usage, à l'imitation du Christ, interprète des Écritures et sous son impulsion, d'un mécanisme que lui-même, en son Évangile, révéla.

## II

Avant de passer en revue les divers modes d'application de cet instrument béni, il convient de s'appesantir un instant sur la loi générale de son maniement, *manipulare et tractare*, par les vieux auteurs. Ils ne visent, mais avec force, qu'un but : la possession, *posside eam*<sup>2</sup>, de cette Charité qui est Dieu, par le moyen d'un contact, *sentite de Deo*, savoureux et suave, *gustate... quoniam suavis est Dominus*, opéré par ce sens du goût décrit plus haut.

C'est le Dieu de Désir, *Deus Desiderans*, qui, leur ayant mis au cœur cette soif, fait, par la révélation de la Bible, le premier pas. C'est lui qui, voulant posséder l'homme, va, pour s'en laisser lui-même posséder, tendre la coupe des images et des mots révélés, afin de s'insinuer par ce breuvage dans les intimités aimantes de l'âme, *nostris affectibus... insinuat*, que, l'ayant dotée d'abord, à cet usage, d'un sens spirituel du goût, il désaltère, *propinat*, de son propre Amour. Mais, dira-t-on, ce passage au divin, *ignota et invisibilia Dei*, par le sensible, *notis rerum sensibilibus similitudinibus*<sup>3</sup>, n'est-ce pas tout simplement la méthode analogique, ou encore la remontée, avec saint Paul, de l'effet à la cause? Peut-être. C'est surtout bien autre chose. Tout se passe ici sur le plan cistercien : *affectus, propinare*. Aucun mot intellectuel : rien que termes et images empruntés au vocabulaire des sens, à leur procédé de saisie directe et intuitive de leur objet, et se rattachant au *gustate et videte*... bien connu, à ce besoin de présence, de contact, de fusion l'un dans l'autre, particulier aux spiritualités fondées sur l'amour. Relations de causalité, d'analogie et autres trouveront évidemment place sur ce terrain. Mais bien incapables de l'occuper et de la cultiver en entier, elles n'y feront œuvre utile, en leur modeste rang, que soumises à l'intuition amoureuse, maîtresse de ces lieux.

D'autres textes de saint Bernard, dans la ligne de celui qu'on vient de citer, l'éclairent et le complètent. Celui-ci montrait le mouvement de Dieu s'insinuant au cœur de l'homme. Ceux-là

1. Retrouver plus haut, pp. 68-69 le texte de saint Bernard.

2. Cf. *supra*, p. 57.

3. Texte complet ci-dessus, p. 53.

exposeront le mouvement de l'homme, instrument d'interprétation en mains, travaillant à rejoindre son Dieu. Le contact cherché avec Dieu ne pourra jamais s'obtenir par la lettre de la Bible : c'est une écorce, pas autre chose. Son goût est un goût de chair ; à l'avaler, on meurt, *gustata carnem sapit; glutita mortem affert*. Le contact se fera par le fruit trouvé sous l'enveloppe. Il s'établira en dégustant les doux et salubres aliments tirés de dessous la lettre stérile et sans saveur spirituelle ; comme on extrait de la paille le grain, la noix de l'écaille, la moelle de l'os. Déjà fortement exprimée par la comparaison avec la nourriture, l'intimité de ce contact apparaît plus étroit encore : cette signification inspirée de haut, cette vie profondément enfouie aux entrailles du discours sacré et que nos fouilles iront y découvrir, elles sont *pour nous* et *à nous*, notre lot de chrétiens fidèles, *in profundo sacri eloquii gremio spiritum mihi scrutabor et vitam, et pars mea est, qui in Christo credo* ; car *mihi* ne veut pas simplement dire dans mon intérêt : le *pars mea* impose le sens d'attribution ferme, d'appartenance. Tout ce qui se cache sous la lettre vient de l'Esprit Saint, *quod enim in ea tectum est, de Spiritu Sancto est* ; (comment ne pas souligner d'un trait d'or l'éclat soudain, aux perspectives immenses, du rapprochement avec le *quod in ea natum est...* de l'Annonciation : le sein de la Bible assimilé au sein de Marie, le même Esprit d'Amour œuvrant ici et là, le même Christ se développant ici, d'après les lois corporelles du plan de l'Incarnation, là, selon de mystérieuses lois de grâce relevant du plan de la Sanctification?) Mais, dit l'Apôtre, l'Esprit ne parle que pour révéler les mystères<sup>1</sup>. Or les Juifs s'arrêtent au voile de la parole et le prennent pour le mystère. A eux donc la lettre ; mais à nous, la signification sous le signe. A eux la mort dans et par la lettre ; à nous, la vie dans et par l'esprit, *Israel pro velato mysterio, ipsum mysterii velamen tenet. Quod sonat littera illius est ; quod signat, meum est : ac per hoc illi ministratio mortis in littera ; mihi vita in spiritu*. Car c'est l'esprit, c'est la signification révélée, le sens mystérieux caché sous la lettre, qui nous fait vivre, *nam spiritus est qui vivificat* : oui, il donne la pénétration spirituelle, *dat quippe intellectum*. Cette pénétration n'est-elle pas vie? *An non vita intellectus?* Donnez-moi de pénétrer ces mystères et je vivrai, *intellectum da mihi et vivam* dit le Prophète au Seigneur<sup>2</sup>.

Ces lignes de saint Bernard renferment, sur ce que plus haut l'on a appelé procédé ou méthode d'interprétation de la Bible, de précieuses indications. Elles sont à rapprocher de la longue citation de Guillaume de Saint-Thierry sur le même sujet<sup>3</sup>. Elles la

1. I Cor., XIV, 2.

2. Ps., CXVIII, 144 ; *In Cant.*, LXXIII, 2, 1134D seq.

3. *Supra*, pp. 91 seq.



précisent en envisageant la question sous un autre angle : celui de la lettre et de l'esprit. Le sens du goût n'y est point nommé ; mais tant de termes de comparaison d'ordre gustatif y abondent, qu'il faut expressément le sous-entendre. *L'intellectus* s'y retrouve, faculté spirituelle de pénétrer à travers la lettre jusqu'aux profondeurs où se cache l'esprit. Guillaume appuyait sur saint Luc son *intellectus Scripturarum*, le montrait façonnant pour nous dans le Christ, par la puissance de l'Esprit d'Amour, un sens du goût, *gustus, quem in Christo facit nobis Spiritus intellectus*, qui, appliqué à l'interprétation des Écritures, nous devient principe de vie éternelle, *vita aeterna ex illo gustu est*. Ce n'est pas sur saint Luc que Bernard s'appuie d'abord. Il ne cache pas sa source lointaine : *ego vero quemadmodum accepi a Domino*, c'est du Seigneur, que je tiens ma théorie. Cette formule audacieuse, reprise de saint Paul, si elle peut s'expliquer par son intimité avec la Bible en général, n'exclut cependant pas une sorte de lumière, d'inspiration privée. D'ailleurs, si l'on admet, comme tout l'insinue que *Domino* représente le Christ, elle prend malgré tout son sens plénier dans la clarté du dernier chapitre de saint Luc, comme plus haut pour Guillaume<sup>1</sup>. Puis, étayé par saint Paul, saint Jean et le Psalmiste, il « procède » du sens du goût, sous-entendu, mais clairement présumé, à l'esprit d'interprétation, source de vie : *eruum epulum spiritus... spiritus dat intellectum. An non vita intellectus?*

Voici encore un admirable texte à rapprocher de la même citation de Guillaume, que, par ses nuances particulières, il achève d'éclairer. A la mort du Verbe crucifié, le voile de la lettre qui tue se déchire, *scisso velo occidentis litterae in morte Verbi crucifixi*. Conduite par l'Esprit de liberté, l'Église, d'un audacieux élan, envahit les intimités du Christ, *audacter ad ejus penetralia praeeunte Spiritus libertatis irrumpit*. On l'agrée, elle plaît. Heureux sort ! elle supplante la Synagogue, sa rivale. Elle devient épouse et jouit des embrassements destinés à l'autre, *fruitur praereptis amplexibus*. Sous la brûlure de l'Esprit<sup>2</sup>, elle se serre d'une étreinte éperdue contre le Seigneur Christ, jusqu'à intime adhérence, *et in calore Spiritus Christo, cui conficitur, inhaerens*. Lui, verse sur elle, l'y baignant toute, l'huile de son allégresse enivrante, *stillante ac fundente undique suae oleum exultationis...* Rien d'étonnant à cette onction : l'Épouse n'est-elle pas aux bras de l'Oint en personne ? *Quid mirum si ungitur, quae unctum amplectitur*<sup>3</sup> ? La non plus, nulle mention du sens du

1. *Supra*, pp. 96-97.

2. C'est l'Esprit Saint, comme plus haut l'Esprit de liberté, dans le rôle déjà signalé, p. 92, note 2.

3. *In Cant.*, XIV, 4, 841C. Au n. 2 de ce même sermon, saint Bernard donnait déjà la raison de ce délaissement de la synagogue par l'Époux : toujours la confiance aveugle dans la formule de la 101, dans la lettre qui tue ; voir aussi le n. 8.

goût, ni même cette fois, de *l'intellectus*. Mais il s'agit bien toujours du passage à travers la lettre de la Bible jusqu'au contact intime avec son esprit ; et c'est un festin qui nous introduit dans la chambre secrète, *penetralia*, qui sert de cadre à ce contact : le festin où le fils prodigue savoure le veau gras (on les trouvait déjà, l'un dégustant l'autre, si l'on ose dire, à la citation précédente) tué en son honneur, tandis que le frère aîné, satisfait du chevreau si longtemps quémanté, demeure en deçà du voile à le bâfrer. Une confrontation plus attentive avec la citation de Guillaume, toujours la même, révèle encore (malgré la divergence des intentions premières : ici, un traité, mais de l'Amour, là, un sermon, mais sur le Cantique de l'Amour), bien d'autres ressemblances profondes : la mention du Christ après sa Passion, commune à Guillaume, à Bernard et à saint Luc ; la déchirure du voile de la lettre correspondant à l'« ouverture » du goût spirituel ; l'onction de la Sagesse d'un côté, de l'autre l'onction de l'Amour, identiques aussi bien. Des deux côtés, tout se passe dans les parties les plus secrètes de l'âme, car saint Bernard vise cette dernière, le contexte le montre, en tout ce qu'il dit de l'Église. Des deux côtés, il s'agit d'une expérience *sentie*, d'une intervention de l'Esprit Saint ; et tout s'achève avec des exubérances plus minutieuses chez Guillaume, plus opulentes et d'un plus large envol chez Bernard, dans la joie exultante de l'amoureux commerce avec Dieu.

L'intérêt de semblables rapprochements réside en la preuve réaffirmée sans cesse de l'unité foncière, sous les originalités personnelles sauvegardées de la doctrine spirituelle et scripturaire des vieux auteurs et de leur dépendance de saint Bernard. Malgré leurs différences, imputables surtout à l'obscurité des profondeurs où elles se meuvent, et dont l'éclairage varie avec le bon plaisir de l'Esprit de Lumière, les deux théories (toujours au sens large) sont sœurs et gagnent à être confrontées avec soin, car elles se complètent et s'harmonisent. On aurait pu, peut-être dû, les étudier de concert. L'importance instrumentale — pour éviter de dire technique — accordée par Guillaume à ce sens du goût, dont il fait le motif central de son exposé obligeait de mettre ce dernier en vedette, avant d'examiner les applications pratiques de cet instrument d'investigation scripturaire. Saint Bernard, d'accord sur le fond, on l'a vu et revu, tient déjà l'outil en main. Ce n'est qu'en passant, comme à la cantonnade, qu'il jette quelque brève indication sur son manquement, trouvant le moyen, parce que c'est lui, d'inclure en cette brièveté même tout l'essentiel ramassé de la question. Pareilles remarques ne veulent nullement accorder plus de spéculation au premier, plus d'esprit pratique à l'autre. Ils logent tous deux trop haut, pour des distinctions aussi tranchées. Mais Guillaume, c'est le théologien, le philosophe, le com-

positeur, au sens musical, le poète, — tout cela mêlé et inséparable — des intimités tantôt obscures, tantôt lumineuses entre l'âme et Dieu, le tout le plus souvent ramené, de son propre aveu, au plan de son expérience personnelle, aux limites de sa propre âme. C'est, peut-on dire, un travailleur de bureau, tête reposée, front dans la main : la forme du traité convient à sa réflexion. Bernard, c'est le voyant, le lyrique, l'improvisateur, le chante ardent — tout cela également fondu et indivisible — des amours traversées, des rencontres pleines de vicissitudes, de l'embrassement final de l'homme et de Dieu ; le tout sur un plan universel que domine le Christ et qui recouvre à la fois Prédestination et Création, Incarnation et Rédemption, Béatitude suprême. Et surtout, c'est le saint. D'une puissance de concentration qui touche au prodige, *mire cogitativus*<sup>1</sup>, il fait figure de travailleur de plein vent, sous la pluie qui d'ailleurs n'ose le mouiller ; parmi les chênes et les hêtres ; à cheval, au bord du lac ; d'inspiré, frémissant au chant de l'office, où dans le four brûlant de son cœur, il cuit, dit-il, (encore une comparaison culinaire) les pains qu'il servira tout à l'heure à ses moines en son sermon du jour<sup>2</sup>. L'éloquence, aux infinies ressources, peut seule convenir à l'expression de sa pensée. Lettres et traités, chez lui, adoptent encore la forme ou les procédés du sermon. Voilà la différence entre ces deux âmes de haut bord, qu'unissait une si tendre amitié et qui se complétaient si bien, comme leurs théories, l'une par l'autre.

Ailleurs encore<sup>3</sup>, opposant toujours dans la Bible l'écorce morte de sa lettre et son secret esprit, l'abbé de Clairvaux s'adresse aux âmes qui cherchent Dieu. Elles espèrent fermement trouver une source de vie dans l'Écriture Sainte. Pour elles, pour nourrir leurs affections et leurs pensées, il doit en extraire un aliment d'autant plus vital, que spirituel, *eo vitale aliquid, eo spirituale*. Expression digne de remarque : d'une part, elle lie solidement entre elles, les notions de nourriture, d'interprétation spirituelle et de vie ; de l'autre, précisant bien sans le nommer, le sens de l'*intellectus* des citations précédentes, elle écarte toute confusion avec l'intelligence discursive. Celle-ci parfois, des savants au petit pied, *scioli*, plus curieux que pieux, voudraient l'appliquer à l'investigation de la Bible : leur habileté y émousse sa pointe, leur intelligence y reste prisonnière ; si du moins semblable humiliation pouvait les convertir<sup>4</sup> ! Ce n'est pas sûr.

1. *Vita prima*, I, 1, 3 ; P. L., CLXXXV, 228B. Le mot est donc de Guillaume, auteur de ce premier livre.

2. *In Fest. omn. Sanct.*, I, 2-3, 453D sq. Voir aussi *Ep.*, CVI, 2, 242A, une application de cette comparaison familière.

3. *In Cant.*, LXXV, 2, 1145A.

4. *In Cant.*, LXXVII, 1, 1102B-C. *Scioli* c'est, avec le savantisme de tous les temps, le scientifique adorateur de la raison, ennemi-né de toute révélation ; convaincu de son aptitude à tout comprendre, de l'infailibilité de son jugement. C'est lui que

La grâce a beau répandre sa suavité sur les paroles saintes, la profusion de leurs significations diverses en accroître la fécondité, leurs mystères les creuser en abîmes d'amour, *tam suaves ad gratiam, tam fecundi ad sensus, tam profundi ad mysteria*<sup>1</sup>, leur intellect demeure insensible. Pourquoi ? Parce que dans l'Écriture, c'est le cœur qui parle et non l'intellect ; et ce n'est pas à l'intellect qu'il s'adresse, *affectus locutus est, non intellectus, et ideo non ad intellectum*<sup>2</sup>. Au contraire, nulle curiosité, nulle avidité de savoir ne pousse le spirituel à scruter la Bible. Il se promène en ses parterres mais évite d'y papillonner, négligent et osif, *vos qui perambulatis hortos Scripturarum, nolite negligenter et otiose transvolare* ; il en pénètre chaque parole et, comme la méticuleuse abeille extrait le miel des fleurs, il cueille aux mots leur sens inspiré, manne cachée dont le goût exquis, assure l'Écriture elle-même, surpasse la douceur enclose dans le miel et dans ses alvéoles de cire fraîche, *scrutantes singula, velut apes sedulae mel de floribus, spiritum de sermonibus colligite... quid sapiat manna absconditum... super mel et favum ori meo*<sup>3</sup>.

On peut préciser encore et davantage serrer cette Présence. On peut nommer l'Objet du contact et de la possession convoités. En définitive, c'est le Christ. On le trouve à peu près toujours associé aux remarques des vieux auteurs sur l'interprétation des Écritures. Si, d'après l'Évangéliste, il ouvre le sens intime des Apôtres, c'est par lui, ajoute Guillaume, que joue en nous, sans cesser d'être en lui, *in Christo*, ce sens du goût dont il décrit l'usage<sup>4</sup>. C'est la foi en lui, spécifie Bernard, qui nous constitue propriétaires des savoureuses découvertes de ce sens, *pars mea est, qui in Christo credo*<sup>5</sup>. C'est lui que touche ce sens très intime de l'âme ; c'est le fond de son cœur, affirme Bernard, qui s'ouvrit à l'audacieuse irruption de l'Église guidée par l'Esprit de liberté, lorsqu'à la mort du Verbe crucifié se déchira le voile de la lettre

saint Bernard méprise. Quant au vrai savant, à la vraie science, il s'en est expliqué plusieurs fois. Il n'ignore pas la profonde harmonie : science et religion. Il estime la culture. Belles-lettres à dose convenable et doctrine jointes à affabilité, à bonne mine et bon ton, voilà, d'après lui, de quoi faire un abbé supportable. L'expression latine, avec le retour insistant du *non*, ne manque pas de saveur : *non deest homini literatura congruens, non doctrina, non affabilitas, non gratia in vultu et sermone*, *Ep.*, CCCVI, 4, 509B. — Au 36<sup>e</sup> sermon sur le Cantique, il fait bien ressortir le caractère éducatif et apologétique des belles-lettres ; cf. n. 2 ; 967D. Autant est humble le vrai savant, persuadé des limites de son savoir et de la science elle-même, autant le faux savant est pédant, intransigeant et rétif à la conversion que lui souhaite saint Bernard.

1. *In Cant.*, LXVII, 1, 1102B ; où ces mots s'appliquent en fait aux paroles de l'Époux, mais conviennent aussi bien à toute parole révélée.

2. *Ibid.*, 3, 1103C. A cause de l'opposition à *affectus*, il faut ici traduire *intellectus* par intellect, partie raisonneuse de l'intelligence, et non par faculté de pénétration, de lecture en profondeur, comme plus haut.

3. GUERRIC D'IGNY, *In Verb. Cant.*, 2 ; P. L., CLXXXV, 211A.

4. Plus haut, p. 91 seq.

5. Voir le texte cité p. 99.

mortelle : *ecclesia, scisso velo occidentis litterae in morte Verbi crucifixi, audacter ad ejus penetralia praecunte Spiritu libertatis irrumpit*<sup>1</sup>. C'est lui l'hameçon efficace, enrobé dans la fine pâte des Écritures et non dans les croûtes laissées à ronger aux Juifs amateurs de la lettre : *O si semel paululum quid de adipe frumenti, unde satiatur Jerusalem, degustares! quam libenter suas crustas rodendas litteratoribus Judaeis relinqueres!* Dans cette admirable lettre 106, Bernard, passionné pêcheur, le lance à Henri Murdach, maître renommé des écoles anglaises, spécialisé dans l'enseignement des Prophètes, mais oublieux peut-être de Celui qu'ils prophétisent, *ut audivi, Prophetas legis, putas intelligis quae legis?* (encore un *intelligis* à interpréter dans le sens de lecture entre les lignes et en profondeur) pour essayer de le « ferrer » solidement et de le tirer sur les berges de Clairvaux<sup>2</sup>. C'est lui seul, dit Guerric, dans le texte cité plus haut, c'est sa seule présence que cherchent les lecteurs de cette Bible uniquement destinée et prédestinée à le faire trouver, *nihil aliud in illis (Scripturis) quaeritis quam Christum, cui testimonium perhibent Scripturae*<sup>3</sup>. Et l'on voit les inclinations profondes du cœur d'Aelred et de ses disciples englués, si l'on ose dire, aux onctueuses douceurs des Écritures et volontairement captives du nom de Jésus, *michi de sanctorum Scripturarum savis aliquid coepit emanare dulcedinis, et mellifluum Christi nomen sibi meum vindicat affectum*<sup>4</sup>; tandis que l'opposition *michi, sibi* de ce texte, traduit bien l'échange mutuel, le donnant donnant de cette fusion, de cette possession où le Dieu de Désir, on l'a souvent dit, se donne pour que l'âme se livre, n'embrasse que pour se mieux laisser étreindre. Déjà<sup>5</sup> la Bible, Parole de Vie, s'incarnait dans le Christ, Vérité et Parole incarnée. La Bible, Loi d'Amour, l'« unique objet de l'Écriture, la Charité », s'incarnait dans le Christ<sup>6</sup>. Voici maintenant que s'inviscère en lui le sens d'interprétation de l'Écriture. Grâce à l'Incarnation et aussi longtemps que le lecteur de la Bible demeure amoureux attaché au Christ, cet organe sensoriel, ce goût mystérieux, atteint son degré suprême d'acuité et de vigueur; en même temps que se trouvent garanties au maximum sa rectitude et sa netteté fonctionnelles dans l'interprétation scripturaire.

Comme illustration et résumé des études précédentes sur la nature et les procédés de l'interprétation de la Bible par les

1. Texte cité p. 100. A saint Gertrude, avide de reliques de la vraie Croix, Notre-Seigneur présentera ses propres paroles consignées dans l'Évangile : « comme les reliques les plus précieuses qu'on puisse avoir de moi sur la terre », *Révélations*, t. I, Paris, 1875, p. 462; *Le Héraut de l'Amour divin*, t. II, Paris, 1878, p. 214.

2. *Ep.*, CVI, 2 et 1, 242A et 242C.

3. *P. L.*, CLXXXV, 217B.

4. *De Amicit.*, *P. L.*, CLXXXV, 562A.

5. Plus haut, p. 54.

6. *P.* 56.

vieux auteurs cisterciens, on voudrait pouvoir transcrire ici un passage expressif de saint Bernard<sup>1</sup>. Son extraordinaire somptuosité verbale, sa richesse de pensée le classent parmi les plus beaux. Trop long, hélas ! il n'apparaîtra ici qu'en un pâle abrégé. Il part de la réflexion citée plus haut, *affectus locutus est, non intellectus*, parole du cœur, non de l'intelligence. Ce qu'on sait de la Bible, Loi d'Amour, et des usages du *Deus Desiderans*, permet d'appliquer à l'ensemble des Écritures cette réflexion concernant l'Épouse du Cantique. C'est l'intention visible de l'orateur. Dans le cours de son développement, il nomme quelques-uns des transmetteurs officiels de cette parole venue du cœur, de ces effusions amoureuses, si naturelles au cœur qui s'épanche. Voici Moïse et le parfum répandu de la Création; Isaïe laissant échapper le très suave arôme de la Rédemption. Voici Jérémie et David remplis de l'Esprit Saint; de leur bouche, coule sur l'univers, jusqu'à le submerger, la divine Bonté. Voici enfin Jean, source embaumée, d'où s'élance pour nous le Verbe avec son éternité, sa génération, sa divinité; et Paul promenant et projetant en tout lieu la bonne odeur du Christ. A eux six, ces personnages recouvrent les deux Testaments et tous leurs mystères. C'est dire que la formule de saint Bernard : « c'est le cœur, non l'intelligence qui y parle : qui ne parle donc pas à l'intelligence, mais au cœur », les recouvre également. Pour lui, c'est avec le cœur, qu'il faut lire une révélation sortie du cœur de Dieu à l'adresse du cœur de l'homme. Cœur désigne ici la partie la plus intime de l'âme où s'élaborent les *affectus*, affectations (à), inclinations (vers) profondes; où réside et agit l'organe du goût spirituel : capable d'apprécier la saveur de l'Écriture, à plus forte raison celui-ci peut-il en capter les senteurs variées qui l'alertent et l'excitent. Révélateur de la source du langage scripturaire : le cœur de Dieu, et s'ouvrant sur la Création, ce passage de saint Bernard s'achève, lui aussi, par et dans le Christ<sup>2</sup>.

1. *In Cant.*, LXVII, 5 seq., 1104C seq.

2. Au terme de ces développements, on entend chanter les vers du Dante : « ... tandis que pleine de stupeur et de joie, mon âme goûtait de cet aliment, qui, rassasiant de soi, de soi renouvelle la faim », *Purg.*, XXXI. C'est le Christ aussi qui, dans les yeux de Béatrice, où le poète en savourait le reflet, projetait l'image altérée de ses deux natures, son plus profond mystère.